

Globethics Repository

The logo for Globethics, featuring the word "Globethics" in white, sans-serif font centered within a solid blue rectangular background.

Réflexion ou dialogique [Reflections or Dialogicals]

This page was generated automatically upon download from the Globethics Repository. More information on Globethics see <https://www.globethics.net>. Data and content policy of Globethics Repository see <https://repository.globethics.net/pages/policy>.

Item Type	Article
Authors	Bulcão, Marly
Publisher	The Seminar of Philosophy of Culture and Axiology; Alexandru Ioan Cuza University
Rights	With permission of the license/copyright holder
Download date	2026-07-09 20:25:06
Link to Item	http://hdl.handle.net/20.500.12424/174255

Réflexion ou dialogique: chemins pour la constitution d'une éthique

Marly BULCÃO

Universidade do Estado do Rio de Janeiro
marlybu@uol.com.br

Abstract. Reflections or Dialogicals: Ways for Making up an Ethics. This purpose of this article is to analyze the relationship between reason and ethics in the thoughts of Léon Brunschvicg and Gaston Bachelard. It will demonstrate that although the positions of these two authors have points in common as far as the development of their philosophical trajectories, there are also profound divergences in regards to their ethical conceptions. In affirming the passage from intellectual reason to moral consciousness, the ethical humanism of Brunschvicg takes as foundation a monological conception of reason. In showing that the constitution of ethical principles is modeled after the dialogical nature of the scientific city, Bachelard opts for a conception of reason and ethics that passes thorough a reflection on the path taken by man, a path filled with contradictions, but that it is nonetheless as true as the one established by Brunschvicg.

Keywords: historical reason; monological reason; scientific culture; axiology of science; knowledge dynamics; moral consciousness

L'étude de l'éthique nous confronte à un pluralisme de tendances, de questions et de penseurs qui, de leur côté aussi, défendent des perspectives multiples qu'il est impossible de résumer en un exposé succinct. Nous avons donc décidé de délimiter notre étude à l'analyse spécifique de la relation entre raison et éthique, en choisissant pour cela de reprendre, comme ligne directrice de notre travail, deux propositions philosophiques alternatives qui historiquement se sont succédées ou ont coexisté comme formes antagoniques de penser et qui, ici, vont être illustrées par deux penseurs qui nous sont chers.

La première proposition a pour objectif primordial d'exalter la raison monologique et universelle et sera illustrée par l'humanisme de Léon Brunschvicg. La proposition alternative, au contraire, défend l'idée que la

raison est historique et suit une trajectoire fondamentalement discontinue. Cette proposition s'exprime dans le rationalisme historique critique de Gaston Bachelard.

En prenant comme point de départ ces deux attitudes philosophiques, nous allons développer le thème de la relation entre raison et éthique, dans les analyses des deux penseurs, et commencer par une introduction à la question.

L'idée de rationalité qui sert de base à la science actuelle a été léguée à l'Occident par la culture de la Grèce Classique. La raison contemporaine en ayant pris, au long des siècles, des connotations spécifiques, s'est écartée de son origine grecque. La raison grecque était plus ample et plus englobante, car elle avait pour objectif de connaître les principes derniers du réel, en ayant comme intention de concilier l'existence humaine à ces principes, ce qui faisait que la raison pratique était inhérente à la raison pure.

La raison contemporaine, dont le propos est de construire des projets rationnels qui puissent être concrétisés techniquement, s'impose comme une "raison instrumentale", renonçant ainsi à la discussion des valeurs morales, sociales et humaines. Elle croit en effet que celles-ci sortent du cadre pur de la rationalité scientifique et doivent de ce fait être discutées dans le contexte de la politique et de l'éthique.

On peut dire alors qu'en fonction de cela, s'est établie dans la période contemporaine une limite infranchissable entre science et éthique, et donc qu'il n'y a pas eu de passage logique entre ce qui est et ce qui doit être.

Les deux perspectives que nous allons analyser ont en commun le fait de ne pas accepter cette limite infranchissable entre les valeurs scientifiques et les valeurs morales. Mais, malgré ce point de départ commun, il faut faire ressortir qu'il y a entre l'humanisme éthique de Brunschvicg et la perspective morale bachelardienne des différences profondes et fondamentales. L'abîme existant entre les deux positions découle du fait que la conception brunschvicguiennne, en s'insérant dans la première proposition, défend l'idée de l'unité et de la continuité de la raison, tandis que Bachelard, exaltant le dynamisme du savoir, opte pour la raison pluraliste, qui est un des fondements du corationalisme qu'il défend.

Brunschvicg, au travers d'une oeuvre vaste et d'une érudition fabuleuse défend une doctrine idéaliste qui cherche à accentuer le caractère dynamique de la raison, en montrant son rôle actif dans la construction du savoir scientifique. En partant du principe qu'il est impossible à la raison d'appréhender un objet qui soit différent d'elle-même, il montre que

“l'univers est l'univers perçu par nous et que la connaissance constitue un monde qui est, pour nous, le monde. Au-delà, n'existe rien.”¹

Pour Brunschvicg, la raison suit une ligne de progrès qui peut être comprise de deux manières différentes. D'un côté, il y a progrès parce que la raison chemine dans le sens d'une rationalité chaque fois plus grande et plus cohérente. Au travers de sa fonction analytique, la raison avance en construisant des chaînes et des tessitures rationnelles, dont les relations sont de plus en plus cohérentes et objectives. Dans son livre *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Brunschvicg dit que le triomphe de la raison nous conduit à conclure sur le progrès de la raison elle-même. De l'autre, il y a progrès parce que, à travers la réflexion, la raison avance afin de permettre d'atteindre la conscience de soi. Cette seconde forme de progrès, développée par l'idéalisme brunshvicguien va nous intéresser plus particulièrement, car elle constitue, en dernière instance, une approche fondamentalement morale.

Comme l'explique Brunschvicg, dans un premier temps, la réflexion éloigne l'illusion réaliste, à montrer que sujet et objet, que *moi et non moi* sont les résultats solidaires d'un même processus cognitif. L'exercice de penser éloigne l'idée que chacun est un individu enfermé dans un corps, amenant à la conclusion que la seule réalité existante est l'activité de penser.

À travers l'exercice de la réflexion, la raison va établir des relations objectives, arrivant ainsi, à ce que le philosophe appelle la conscience intellectuelle. Selon la thèse brunshvicguienne de l'humanisme éthique, la conscience intellectuelle est une première étape du progrès de la raison, car l'exercice de penser fait en sorte de nous éloigner du centre purement individuel de nos désirs et de nos intérêts, abandonnant ainsi l'attitude égoïste propre à l'homme. De cette manière, vient la seconde étape, que Brunschvicg appelle la conscience morale, qui a été rendue possible parce que l'exercice de la réflexion a permis de conclure que l'individu n'en est qu'un des termes et que la perspective de l'autre doit être aussi prise en compte. Pour Brunschvicg “comprendre c'est regarder du point de vue de l'autre comme si nous faisons partie d'une corrélation”².

La conscience morale qui succède à la conscience intellectuelle instaure, ainsi, une norme de réciprocité qui est la règle de la justice et de l'amour.

¹ Brunschvicg, Léon. *La modalité du jugement*, Paris, Félix Alcan, 1921, p. 2.

² Brunschvicg, Léon. *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale* v.II, Paris, PUF, p. 721.

Tout au long de son oeuvre Brunschvicg va montrer que l'idée de l'humanisme éthique était déjà présente chez Socrate, dont l'enseignement avait pour objectif de montrer que les hommes doivent confronter leurs discours. À travers la maïeutique socratique, l'homme réussissait à dépasser les marges de son individualité, faisant que la famille, l'amitié et la patrie deviennent des concepts venus de l'intérieur de la conscience.

Dans *Écrits philosophiques*³, Brunschvicg montre comment Socrate est intervenu dans la discussion bloquée entre sa femme Xantipa et son fils Lamprócles. La solution socratique a consisté à demander à son fils de se placer du point de vue de sa mère et à celle-ci d'en faire de même, en se plaçant du point de vue de son fils.

Pour Brunschvicg, la réflexion impose, donc, que nous nous placions du point de vue de l'autre, ce qui permet d'atteindre une forme de connaissance qui bénéficie à la personne et à la collectivité.

Il en ressort que la construction des principes moraux se fait de l'intérieur de la conscience. L'humanisme éthique brunshvicgien souligne qu'il n'y a pas de sens à vouloir la constitution de codes moraux extérieurs.

On peut alors conclure que dans la perspective éthique de Brunschvicg, la conscience morale est intimement liée au progrès de la raison et que l'exercice de penser qui conduit, dans l'ordre théorique, à la constitution de vérités objectives, amène, dans l'ordre pratique, à l'élaboration de principes moraux.

À notre avis, bien qu'elle mette en évidence les transformations et la fécondité de la science, la thèse de Brunschvicg porte en elle la dimension d'inertie de la raison. On peut même dire que, derrière le dynamisme de l'activité scientifique, se cache l'idée d'une Raison substantialiste qui évolue en franchissant des paliers qui la conduisent à la pleine conscience d'elle-même. Cette thèse devient plus évidente quand l'humanisme éthique montre que la raison a une fin dernière qui est d'atteindre l'identification complète entre la conscience intellectuelle et la conscience morale. Et cela ne se produit seulement que lorsque la raison, en cheminant sur une ligne de progrès, atteint la pleine conscience d'elle-même.

Il semblerait donc qu'existent, dans la pensée brunshvicgienne, des restes de la conception hégélienne de la raison, qui évolue, mais qui, derrière les changements, reste identique à elle-même. C'est pour cela que nous avons repris la thèse de l'humanisme éthique pour illustrer la première proposition que exalte la raison unique et monologique.

³ Ibid., *Écrits philosophiques* v.III, Paris, P.U.F., p. 130

Il peut paraître étrange de se tourner vers l'épistémologie historico-critique de Bachelard pour parler d'éthique, car, à la vérité, il n'y a dans aucun livre de ce penseur une approche morale. De plus, les interprètes de la pensée bachelardienne, sont unanimes à faire ressortir le caractère internaliste de son épistémologie dont l'objectif n'est pas de rattacher la science à des préoccupations sociales. Bien qu'étant d'accord avec cela, je persiste en reprenant la pensée bachelardienne pour analyser la question de la relation entre raison et éthique.

Une telle décision se fonde sur deux points que nous considérons comme primordiaux. Le premier est que toute l'oeuvre bachelardienne est traversée par la nécessité de construire une philosophie de la culture scientifique, ce qui, à notre avis, a des implications morales. Le second point est relatif à une conférence, peu connue, que Bachelard a donnée lors d'un Congrès qui s'est tenu à Cracovie en Pologne en 1934. Durant de cette conférence, intitulée *Valeur de la culture scientifique*, Bachelard a clairement expliqué son intérêt à établir une corrélation entre la raison scientifique et la constitution d'une éthique.

En montrant la nécessité de construire une philosophie de la culture scientifique, Bachelard affirme aussi qu'il doit détecter dans la formation du nouvel esprit scientifique, de nouvelles normes de la croissance spirituelle. Telle affirmation corroborée par la conférence de Cracovie, nous amène à conclure que l'idée de construction d'une philosophie de la culture scientifique est rattachée à l'idée d'une éducation morale.

Discuter les bases axiologiques de la science prend habituellement comme point de départ l'idée que le progrès scientifique pose un problème d'ordre politique et moral, car l'on pense que la science a des présupposés idéologiques. Bachelard inverse la perspective, en montrant que les problèmes politiques et moraux doivent être posés d'un point de vue scientifique, pour ainsi déboucher sur une solution nouvelle.

En prenant comme référence la conférence de Cracovie, nous allons développer notre argumentation à partir de trois éléments principaux. Tout d'abord, nous allons montrer que la discussion développée par la cité scientifique met en évidence une psychologie de l'esprit scientifique qui peut être conçue comme une psychologie normative. En deuxième lieu, nous allons montrer que cette psychologie normative permet de définir l'esprit scientifique comme école, et la cité scientifique comme école permanente. Enfin, nous allons chercher à rendre évident qu'un projet politique d'éducation morale doit se fonder sur

l'implantation d'une culture générale scientifique, capable de construire, en même temps, règles de connaissance et règles d'action morale, en faisant de chaque citoyen un homme.

En ce sens, il est possible d'affirmer que pour Bachelard, "la réalisation scientifique n'est pas aussi éloignée qu'il semble de la réalisation morale"⁴.

La perspective bachelardienne entend montrer que le problème essentiel de la vie morale consiste à déterminer dans l'être humain, pris comme sujet singulier, une attitude objective sociale, car "une éducation morale doit former une volonté solitaire de l'action sociale"⁵ ;

Ainsi, les principes moraux doivent être atteints, non seulement à travers le combat de l'égoïsme dualiste, mais aussi à travers la construction de normes d'action sociale.

En reprenant l'oeuvre bachelardienne *La formation de l'esprit scientifique*, on constate que la connaissance scientifique se construit à travers la lutte contre les obstacles épistémologiques. Le livre explique clairement que les obstacles épistémologiques sont, d'une certaine façon, semblables aux obstacles d'ordre moral, donc autant la morale que la science se constituent dans une bataille contre des intérêts subjectifs, contre l'expérience intime et immédiate, contre l'égoïsme et la singularité.

Si l'on admet que, pour Bachelard, la connaissance se fait par le rationalisme intersubjectif ; pour la construction du savoir scientifique il n'est pas suffisant de combattre seulement les obstacles épistémologiques, il faut aussi la discussion dialogique entre les membres de la communauté scientifique. Un des aspects fondamentaux de l'épistémologie bachelardienne est de montrer que la raison scientifique n'est pas architectonique, mais bien polémique, ce qui signifie que celle-ci se construit au travers d'un interrationalisme qui a lieu par la discussion engagée dans la cité scientifique.

En ce sens, la science ne résulte pas d'une construction solitaire, car la vérité n'est pas atteinte au travers d'un *cogito* qui repose sur la subjectivité et l'interiorité du sujet, comme l'affirmait Descartes. Pour Bachelard, la science résulte du *cogitamus* de la cité scientifique, elle est la résultante de l'argumentation dialogique et polémique qui est à l'oeuvre entre les membres de la communauté, c'est-à-dire qu'elle est la résultante du rationalisme enseignant-enseigné, du corationalisme.

⁴ Bachelard, Gaston. *Valeur morale de la culture scientifique* in Didier, Gil, Bachelard et la culture scientifique, Paris, P.U.F., p. 8.

⁵ Ibid, p. 7.

Comme dit Bachelard: "il n'est pas suffisant qu'un homme ait raison, il est nécessaire qu'il ait raison contre quelqu'un."⁶

Dans la conférence de Cracovie il devient évident que la théorétique morale doit prendre comme modèle l'activité rationnelle qui se développe dans la cité scientifique, dans la mesure où elle doit aussi être une activité intersubjective, à travers laquelle il est possible de construire des principes pour la socialisation de la vérité et de l'objectivité. De la même manière que la science atteint des valeurs de vérité au travers de l'interrationalisme, les principes moraux doivent se constituer au travers de la discussion intersubjective, car, et seulement ainsi, il sera possible de construire des normes d'action sociale qui seront respectées par toute la société.

Ainsi comme le rôle de la science n'est pas de décrire une réalité déjà là, qui existe indépendamment du sujet, le rôle de construction des valeurs morales ne doit pas lui aussi reposer sur des principes extérieurs, mais au contraire sur des principes qui ont été soumis au crible de la discussion intersubjective.

Il convient de souligner que Bachelard propose un consensus rationnel, ce qui est très différent de la convergence d'avis, car dans le consensus rationnel la constitution du vrai implique une réforme de l'esprit et, dans ce sens, ce qui compte n'est pas le résultat, mais le processus même de la production de la vérité.

Dans de diverses oeuvres, Bachelard définit l'esprit comme école, en montrant que celui-ci se refait dans un jeu dialectique d'acquisition de nouvelles connaissances.

Si l'esprit scientifique est école, la communauté scientifique est une école permanente, car chez elle le savoir résulte toujours de l'argumentation et de la polémique vive et féconde.

En affirmant que l'école est le modèle le plus élevé de la vie sociale, Bachelard conclut que la cité scientifique doit être prise comme modèle d'éducation morale.

Il est important de montrer ici que la thèse soutenue par Bachelard n'a rien à voir avec l'idée défendue aujourd'hui, selon laquelle l'école doit préparer à la vie sociale en formant professionnellement la personne en fonction des nécessités du marché. La thèse bachelardienne affirme exactement le contraire. Il montre qu'une école suivant les modèles que nous venons de décrire aliène l'homme, car, pour lui, la valeur d'une

⁶ Bachelard, G. *De la nature du rationalisme* in L'engagement rationaliste, Paris, P.U.F., p. 54.

connaissance ne doit pas être analysée à l'aune de son efficacité, mais en fonction du processus intersubjectif qui l'a constitué.

Pour substituer les actions qui ont pour base l'individualisme égoïste, par des actions morales, il est donc nécessaire de prendre comme modèle l'interrationalisme de la cité scientifique.

C'est en ce sens qu'une éducation morale doit se fonder sur la construction d'une culture scientifique.

Considérant que "l'âge de l'adolescence est l'âge de l'efficacité maximale de la vérité"⁷ car c'est l'âge durant lequel le jeune se trouve ouvert à la discussion et au renouvellement, Bachelard conclut la conférence en affirmant :

"Quand nos sociétés auront trouvé le moyen de maintenir l'homme au niveau moral de l'adolescence elle auront résolu en grande partie la question morale et la question sociale."⁸

En accordant de l'importance à la dialectique inhérente à l'interrationalisme de la cité scientifique, en montrant que la constitution intersubjective de la vérité doit être prise comme modèle de la construction des principes moraux, Bachelard s'insère dans la proposition alternative à laquelle nous nous référons au début de ce travail. Il montre effet que, autant les valeurs scientifiques que les valeurs morales, doivent être le résultat de la raison dynamique et dialogique qui se rectifie et se refait au sein des communautés sociales. Dans ce sens, la raison bachelardienne est une raison historique, une raison éminemment humaine.

En reprenant les deux propositions qui ont servi de critère pour notre analyse, nous pouvons conclure que, en vérité, les binômes unité-pluralité, continuité-rupture s'attachent à des questions de fond qui sont formulées et reformulées tout au long de l'histoire de la philosophie et qui peuvent donc servir de point de départ à une analyse de la question de la relation entre raison et éthique.

D'un côté nous plaçons l'humanisme éthique de Léon Brunschvicg, lequel, en affirmant une trajectoire de continuité du progrès de la raison, montre que les obstacles qu'elle affronte, sont seulement provisoires, car, en vérité, la raison a comme objectif d'atteindre la conscience complète d'elle-même, dans laquelle disparaît la distance entre raison pure et raison

⁷ Bachelard, Gaston. *Valeur morale de la culture scientifique* in Didier, Gil, Bachelard et la culture scientifique, Paris, P.U.F., p. 8.

⁸ Ibid, p. 10.

pratique. De cette manière, la raison brunshvicgienne, fondement de la science et de l'éthique, s'impose comme raison seule, comme une raison qui se perpétue, malgré les révolutions que se produisent sur son passage.

De l'autre, nous plaçons Bachelard, pour qui, la vérité scientifique et les principes moraux qui résultent de l'interrationalisme et de la construction polémique engagés dans les communautés sociales. Bachelard opte ainsi pour une raison historique, circonstanciée, qui émerge de la dialogique consensuelle de la cité scientifique. De là, nous pouvons conclure que pour Bachelard, les valeurs rationnelles et morales doivent être constituées par une raison qui transite par le chemin des mortels, un chemin plein de contradictions, mais qui, pour cela, n'en est pas moins vrai.

(Traduit du portugais
par Marly Bulcão et Jean-Luc Pouliquen)

Bibliographie

- Bachelard, Gaston. 1934, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F.
- Bachelard, Gaston. 1972, *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris, J. Vrin.
- Bachelard, Gaston. 1934, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F.
- Bachelard, Gaston. 1972 *L'engagement rationaliste*, Paris, P.U.F.
- Brunschvicg, Léon. 1923, *Introduction à la vie de l'esprit*. 3^a ed., Paris, Félix Alcan.
- Brunschvicg, Léon. 1949, *L'expérience humaine et la causalité physique*. 3^a ed., Paris, P.U.F.
- Brunschvicg, Léon. 1931, *De la connaissance de soi*. Paris, Félix Alcan.
- Brunschvicg, Léon. 1953, 2 v, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, P.U.F.
- Brunschvicg, Léon. 1951, *De la vrai et de la fausse conversion et la querelle de l'athéisme*, Paris, P.U.F.
- Brunschvicg, Léon. 1951. 3v, *Écrits philosophiques*, Paris, P.U.F.
- Gil, Didier. 1993, *Bachelard et la culture scientifique*, Paris, P.U.F.